



Conrad

Œuvres

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE SYLVÈRE MONOD
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
D'ANDRÉ BORDEAUX, HENRIETTE BORDENAVE,
PIERRE COUSTILLAS, MAURICE-PAUL GAUTIER
RAYMOND LAS VERGNAS ET ANNE-MARIE SOULAC

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

CONRAD

Œuvres

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE SYLVÈRE MONOD

AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION DE
ANDRÉ BORDEAUX, HENRIETTE BORDENAVE,
PIERRE COUSTILLAS, MAURICE-PAUL GAUTIER,
RAYMOND LAS VERGNAS ET ANNE-MARIE SOULAC

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1982,
pour l'ensemble de l'appareil critique.

LA FOLIE ALMAYER

Histoire d'une rivière orientale

*À la mémoire
de T. B.¹.*

« Qui de nous n'a eu sa terre promise, son jour d'extase et sa fin en exil. »

AMIEL².

Traduction par Anne-Marie Soulac.

© Gallimard, 1982.

NOTE DE L'AUTEUR

Je suis informé que dans sa critique de cette littérature qui fait sa pâture de gens étranges et hante les pays lointains, à l'ombre des palmes, dans l'éblouissement cru de plages écrasées de soleil, parmi d'honnêtes cannibales et les pionniers plus évolués de nos glorieuses vertus, une dame — renommée dans le monde des lettres¹ — a résumé la désapprobation qu'elle lui inspire en disant que les récits qu'elle produisait étaient « décivilisés ». Et dans cette phrase non seulement les récits mais, à ce que je comprends, les gens étranges et les pays lointains aussi sont finalement condamnés par ce verdict d'une méprisante aversion.

Un jugement de femme : intuitif, habile, d'un charme heureux d'expression — infaillible. Un jugement qui n'a rien à voir avec la justice. Ce critique et ce juge paraît penser que dans ces terres lointaines toute joie est un cri et une danse guerrière, tout pathétique est un hurlement et une horrible grimace découvrant des dents limées, et que la solution de tous les problèmes se trouve dans le barillet d'un revolver ou à la pointe d'une sagaie. Et pourtant il n'en est pas ainsi. Mais le magistrat qui se trompe peut invoquer pour sa défense la nature fallacieuse des témoignages.

L'image de la vie, là-bas comme ici, est dessinée avec la même complexité de détail, colorée des mêmes nuances. Simplement dans la cruelle sérénité du ciel, sous l'éclat implacable du soleil, l'œil ébloui ne distingue

pas les détails délicats, ne voit que les contours accusés, en même temps que dans la lumière stable les couleurs paraissent brutales et sans ombre. Cependant c'est la même image.

Et il y a un lien entre nous et cette humanité si lointaine. Je parle ici des hommes et des femmes — non pas de ces charmants et gracieux fantômes qui vont et viennent dans notre boue et notre fumée et sont rendus doucement lumineux par le rayonnement de toutes nos vertus; qui sont en possession de tous les raffinements, de toutes les sensibilités, de toute la sagesse — mais qui, n'étant que des fantômes, ne possèdent pas de cœur.

Les sympathies de ces derniers vont (probablement) aux immortels : aux anges de là-haut et aux démons d'en bas. Je me contente de sympathiser avec le commun des mortels, où qu'ils vivent; dans des maisons ou sous des tentes, dans les rues sous le brouillard, ou dans les forêts derrière la ligne sombre des lugubres manguiers qui bordent la vaste solitude de la mer. Car leur terre — comme la nôtre — s'étend sous les yeux insondables du Très-Haut. Leurs cœurs — comme les nôtres — doivent supporter la charge des dons du Ciel : la malédiction des faits et la bénédiction des illusions, l'amertume de notre sagesse et la trompeuse consolation de notre folie.

1895.

J. C.

LA FOLIE ALMAYER

CHAPITRE PREMIER

« Kaspar! Makan¹! »

Les accents stridents de la voix familière arrachèrent Almayer à son rêve d'un splendide avenir pour le replonger dans la réalité désagréable du présent. La voix était désagréable aussi. Depuis des années qu'il l'entendait, elle lui déplaisait chaque année davantage. Aucune importance; la fin de tout cela était proche.

Mal à l'aise, il remua les pieds, mais ne réagit pas autrement à l'appel. Accoudé des deux bras à la balustrade de la véranda, il continua à regarder fixement la grande rivière qui coulait sous ses yeux, indifférente et pressée. Il aimait la regarder au coucher du soleil; peut-être parce que alors l'astre déclinant couvrait les flots de la Pantai d'un reflet d'or luisant, et que l'or était souvent au centre des pensées d'Almayer; l'or qu'il n'avait pas réussi à amasser; l'or que les autres avaient amassé — malhonnêtement bien sûr — ou l'or qu'il saurait encore amasser pour Nina et pour lui-même par un labeur honnête. Perdu dans son rêve de fortune et de puissance, loin de cette côte où il habitait depuis tant d'années, il oubliait l'amertume du travail et de la lutte dans la vision d'une énorme et splendide récompense. Ils vivraient en Europe, sa fille et lui; riches et respectés. Qui penserait au sang mêlé de la jeune fille

devant sa grande beauté et l'immense fortune de son père? Témoin des triomphes de Nina, il redeviendrait jeune; il oublierait ces vingt-cinq années de lutte accablante sur cette côte où il se sentait prisonnier. Il touchait presque au but. Il suffisait que Dain revienne! Et il ne pouvait manquer de revenir bientôt — dans son propre intérêt, pour avoir sa part. Plus d'une semaine de retard déjà! Peut-être serait-il de retour cette nuit même.

Telles étaient les pensées d'Almayer, tandis que, debout sur la véranda de sa maison neuve mais déjà délabrée — ce dernier échec de sa vie —, il regardait la large rivière. Ce soir-là, ses eaux n'étaient pas teintées d'or, car, gonflées par les pluies, elles roulaient, sous son regard distrait, un flot tumultueux et boueux entraînant des débris de bois, de grands troncs morts et des arbres entiers déracinés avec leurs branches et leur feuillage, entre lesquels elles tourbillonnaient dans un grondement furieux.

Un de ces arbres à la dérive vint s'échouer sur la rive en pente douce tout près de la maison et Almayer, oubliant son rêve, l'observa, vaguement intéressé. L'arbre tourna lentement sur lui-même dans le sifflement de l'eau écumante puis, bientôt libéré, repartit avec le courant et, basculant lentement, éleva vers le ciel une longue branche dénudée, telle une main tendue en une invocation muette contre la violence inutile et brutale de la rivière. L'intérêt d'Almayer pour le destin de l'arbre augmenta rapidement. Il se pencha pour voir s'il passerait sans encombre la pointe basse en aval. Quand il l'eut franchie, Almayer se redressa; il pensait que l'arbre avait désormais la voie libre jusqu'à la mer, et il enviait le sort de cet objet inanimé qui se faisait de plus en plus petit et indistinct dans l'obscurité croissante. Quand il le perdit tout à fait de vue, il se demanda jusqu'où l'emporteraient les courants marins. Vers le nord ou vers le sud? Vers le sud probablement jusqu'en vue de Célèbes, ou de Macassar même, peut-être!

Macassar! Sur sa lancée, la rêverie d'Almayer distança l'arbre dans son voyage imaginaire, mais sa mémoire, restant vingt années ou plus en arrière, contempla un Almayer jeune et mince, tout vêtu de blanc et d'allure modeste, débarquant d'un courrier hollandais sur la jetée poussiéreuse de Macassar pour courtiser la fortune

dans les entrepôts du vieil Hudig. C'était un tournant de sa vie, le commencement d'une nouvelle existence. Son père, petit fonctionnaire employé au Jardin botanique de Buitenzorg, était ravi sans aucun doute de caser son fils dans une maison pareille. Le jeune homme, quant à lui, n'était pas mécontent de quitter les rivages vénéreux de Java et le confort sommaire du bungalow familial où le père grommelait toute la journée contre la stupidité des jardiniers indigènes et où la mère, des profondeurs de sa chaise longue, gémissait sur les splendeurs perdues d'Amsterdam, où elle avait été élevée, et de la situation qu'elle y occupait en tant que fille d'un négociant en cigares.

Almayer avait quitté sa famille le cœur léger et la bourse plus légère encore, parlant bien l'anglais et fort en arithmétique; prêt à conquérir le monde et sans le moindre doute quant à sa réussite.

Vingt ans plus tard, debout dans la chaleur lourde et étouffante d'une fin de journée à Bornéo, il évoquait avec un plaisir nostalgique l'image de la haute et fraîche bâtisse des entrepôts de Hudig, avec leurs longues avenues rectilignes de caisses de gin et de ballots de cotonnades; la grande porte qui pivotait sans bruit sur ses gonds; la pénombre, si délicieuse après l'éblouissante lumière des rues; les petits emplacements délimités par des balustrades entre les entassements de marchandises, où les employés chinois, soignés, calmes, les yeux tristes, écrivaient rapidement et en silence au milieu du vacarme des équipes de manœuvres qui roulaient des barils ou déplaçaient des caisses, accompagnés à mi-voix par une chanson se terminant sur un cri farouche. À l'opposé de la grande porte il y avait un espace plus vaste, isolé aussi du reste, et bien éclairé : là, le bruit, étouffé par la distance, était dominé par le tintement doux et continu des florins d'argent que d'autres Chinois discrets comptaient et empilaient sous la surveillance de M. Vinck, le caissier, le génie tutélaire de ces lieux — le bras droit du maître.

Dans cet espace dégagé, Almayer travaillait à sa table non loin d'une petite porte peinte en vert près de laquelle se trouvait toujours un Malais avec une ceinture et un turban rouges, dont la main, tenant une petite ficelle qui pendait du plafond, montait et descendait avec une

régularité de machine. La ficelle actionnait un pankka, de l'autre côté de la porte verte, dans le bureau dit particulier où le vieil Hudig — le maître — trônait au centre de bruyantes réceptions. Parfois la petite porte s'ouvrait brutalement, révélant au monde extérieur, à travers la vapeur bleue de la fumée de tabac, une longue table chargée de bouteilles de formes diverses et de hautes cruches d'eau, des fauteuils de rotin où se vautraient des individus tapageurs, tandis que le maître passait la tête par l'ouverture et, se retenant à la poignée, faisait dans un grognement quelque confidence à Vinck; ou lançait un ordre tonitruant à l'autre bout de l'entrepôt ou, repérant un étranger hésitant, le saluait d'un rugissement amical : « Pienvenue, gapitaine! D'où vous fenez? Bali, eh? Avez des boneys? Y me faut des boneys! Y me faut tout ce que vous avez; ha! ha! ha! Entrez! » L'étranger, alors, était attiré à l'intérieur dans une tempête de cris; la porte se refermait et les bruits habituels reprenaient possession de l'espace : la chanson des manœuvres, le grondement des barils, le grattement des plumes rapides; le tout dominé par le tintement musical des larges pièces d'argent passant en un flot incessant entre les doigts jaunes des Chinois attentifs.

À cette époque Macassar grouillait de vie et de commerce. C'était dans les îles le point vers lequel tendaient tous ces esprits hardis qui armaient des schooners sur la côte australienne et envahissaient l'archipel malais en quête d'argent et d'aventure. Hardis, insoucians, âpres en affaires, ne reculant pas devant un affrontement avec les pirates qu'on rencontrait alors sur bien des rivages, gagnant rapidement de l'argent, ils avaient un lieu de rendez-vous permanent dans la baie à des fins de commerce et de divertissement. Les marchands hollandais appelaient ces hommes les colporteurs anglais; parmi eux il y avait d'authentiques gentlemen qui trouvaient du charme à cette existence; la plupart étaient des marins; leur roi, de l'avis de tous, était Tom Lingard, celui en qui les Malais, honnêtes ou malhonnêtes, paisibles pêcheurs ou bandits sans vergogne, reconnaissaient le « Rajah Laut » — le Roi de la Mer.

Almayer n'était pas depuis trois jours à Macassar qu'il avait entendu parler de lui; il avait entendu le récit de ses brillantes opérations commerciales, de ses amours

et aussi de ses batailles acharnées contre les pirates sulous¹, ainsi que de l'histoire romanesque de cette enfant — une fille — trouvée par Lingard dans le prao² d'un pirate quand, après un long combat, il avait pris le bâtiment à l'abordage et, victorieux, jeté l'équipage à la mer. Lingard, disait la rumeur publique, avait adopté l'enfant qu'il faisait éduquer dans un couvent à Java et dont il parlait en l'appelant « ma fille ». Il avait juré ses grands dieux qu'il la marierait à un Blanc, avant de regagner sa patrie, et qu'il lui laisserait tout son argent. « Et le capitaine Lingard a des tas d'argent! déclarait religieusement M. Vinck, la tête penchée sur le côté; des tas d'argent! plus que Hudig! » Et, après un silence destiné simplement à laisser ses auditeurs se remettre de l'étonnement causé par une affirmation aussi incroyable, il ajoutait dans un murmure cette explication : « Vous savez, il a découvert une rivière! »

Tout devenait clair! Il avait découvert une rivière! C'était là le fait qui plaçait le père Lingard si largement au-dessus de la foule vulgaire des aventuriers de la mer qui traitaient des affaires avec Hudig le jour et qui, la nuit, buvaient du champagne, jouaient, chantaient à tue-tête et s'amusaient avec les métisses sur la vaste véranda du *Sunda Hotel*. Lingard emportait sur cette rivière dont lui seul connaissait les accès son chargement de produits variés : cotonnades, gongs de cuivre, fusils et poudre. Son brick, l'*Éclair*, qu'il commandait lui-même, en ces occasions, disparaissait discrètement de la rade pendant la nuit, tandis que ses compagnons cuvaient leur vin après leur beuverie de minuit. Lingard s'assurait toujours, avant de gagner son bord, qu'ils avaient roulé sous la table — lui qu'aucune quantité d'alcool ne troublait. Nombreux étaient ceux qui avaient tenté de le suivre pour trouver cette terre où abondaient la gutta-percha et le rotin, la nacre et les nids d'oiseaux, la cire et la résine-dammar, mais le petit brick était capable de laisser loin derrière lui tous les bateaux sur ces mers. Certains d'entre eux finirent sur des bancs de sable ou des récifs de corail invisibles où ils laissèrent tous leurs biens, n'arrachant leur vie que de justesse à l'étreinte cruelle de cette mer ensoleillée et souriante; d'autres se découragèrent et, pendant de nombreuses années, les îles vertes à l'aspect paisible qui

gardaient l'accès à la terre promise conservèrent leur secret avec toute l'impitoyable sérénité de la nature tropicale. Et tandis que Lingard partait pour ses expéditions publiques ou secrètes, et en revenait, sa hardiesse et les énormes profits qu'elles lui rapportaient en faisaient un héros aux yeux d'Almayer à qui Lingard apparaissait vraiment comme un très grand homme quand il le regardait traverser noblement l'entrepôt et adresser entre ses dents un « Comment va? » à Vinck, ou saluer Hudig, le maître, d'un retentissant : « Et alors, vieux pirate! Pas encore dans la tombe? », prélude aux affaires qui se traitaient ensuite derrière la petite porte verte. Souvent, le soir, dans le silence de l'entrepôt, désert à cette heure, Almayer, rangeant ses papiers avant de partir en voiture avec M. Vinck chez qui il habitait, s'arrêtait pour écouter le bruit d'une chaude discussion dans le bureau du patron, entendait le grondement profond et monotone de la voix du maître et le tonnerre des interruptions de Lingard — deux dogues se disputant un os à moelle. Mais aux oreilles d'Almayer c'était une querelle de titans, une bataille de dieux.

Au bout d'un an environ Lingard, qui avait eu de fréquents contacts avec Almayer dans le cours de ses affaires, se prit pour le jeune homme d'une sympathie soudaine et assez inexplicable, aux yeux des témoins. Il chantait ses louanges tard dans la nuit, le verre en main, devant ses compagnons du *Sunda Hotel* et, un beau matin, il stupéfia Vinck en lui déclarant qu'il fallait absolument qu'il ait « ce garçon comme subrécargue. Le secrétaire du capitaine en somme. Il se chargerait de toutes mes écritures ». Hudig y consentit. Almayer, avec le goût naturel des jeunes gens pour le changement, ne demanda pas mieux et, ayant fait ses maigres bagages, partit sur l'*Éclair* pour l'une de ces longues croisières au cours desquelles le vieux marin visitait presque toutes les îles de l'archipel. Les mois s'écoulèrent et l'amitié de Lingard parut croître. Souvent, arpentant le pont avec Almayer, tandis que la brise légère du soir, chargée des senteurs aromatiques des îles, faisait doucement filer le brick sous le ciel paisible et étincelant, le vieux marin ouvrait son cœur à son auditeur subjugué. Il parlait de sa vie passée, des dangers évités, des gros profits de son commerce, des nouvelles combinaisons

qui, à l'avenir, lui vaudraient des profits plus gros encore. Souvent il avait fait allusion à sa fille, l'enfant trouvée dans la prao du pirate, parlant d'elle avec un étrange étalage de tendresse paternelle. « Elle doit être grande maintenant, disait-il. Il y a près de quatre ans que je ne l'ai vue. Du diable, Almayer, si nous ne touchons pas à Sourabaya à ce voyage ! » Après une déclaration de ce genre, il disparaissait toujours dans sa cabine en marmonnant entre ses dents : « Faut faire quelque chose ! Faire quelque chose ! » Plus d'une fois, il avait étonné Almayer en fonçant droit sur lui tout en s'éclaircissant la voix avec un puissant : « Hem ! » comme s'il allait dire quelque chose, puis en se détournant brusquement pour aller s'appuyer en silence à la rambarde et observer, immobile, pendant des heures, la mer phosphorescente qui luisait et étincelait le long du bateau. Ce fut la nuit précédant l'arrivée à Sourabaya qu'une de ces tentatives de confiance finit par aboutir. Après s'être éclairci la voix, il se mit à parler. Et il ne parla pas pour ne rien dire. Il voulait qu'Almayer épouse sa fille adoptive. « Et ne te rebiffe pas sous prétexte que tu es blanc ! cria-t-il soudainement sans donner au jeune homme, surpris, le temps de placer un mot. Pas de ça avec moi ! Personne ne verra la couleur de la peau de ta femme. Couverte de dollars comme elle sera, c'est moi qui te le dis. Et note bien qu'il y en aura encore plus épais à ma mort. Il y en aura des millions, Kaspar ! Des millions, je t'assure ! Et tout pour elle — et pour toi, si tu fais ce qu'on te demande. »

Saisi par cette proposition inattendue, Almayer hésita ; il garda le silence une minute. Il était doué d'une forte et fertile imagination ; dans ce bref laps de temps il vit, comme en un éclair éblouissant, de grandes piles de florins resplendissants et envisagea toutes les possibilités d'une existence opulente. La considération, l'indolente facilité de la vie — il se sentait si bien fait pour cela ! —, ses bateaux, ses entrepôts, ses marchandises (le vieux Lingard ne serait pas éternel) ; et, pour couronner le tout, dans un avenir lointain se dressait, lumineuse comme un palais féérique, la grande demeure à Amsterdam, ce paradis terrestre de ses rêves où, fait roi entre les hommes par l'argent du père Lingard, il passerait le crépuscule de son existence dans une inef-

fable splendeur. Quant au revers de la médaille : avoir pour compagne de toute une vie une Malaise léguée par un plein bateau de pirates, il ne suscitait en lui qu'une confuse conscience de la honte que lui, un Blanc... Mais n'avait-elle pas été en pension pendant quatre ans dans un couvent ? Et puis elle aurait peut-être la bonne idée de mourir. Il avait toujours eu de la chance, et l'argent est puissant ! Accepter ; pourquoi pas ? Il envisageait vaguement un avenir fastueux sans elle, qu'il tiendrait enfermée quelque part, n'importe où. Pas très difficile de disposer d'une femme malaise, une esclave après tout pour sa mentalité orientale, avec ou sans couvent, avec ou sans cérémonie !

Il releva la tête et fit face au marin inquiet mais agressif.

« Je — bien entendu — tout ce que vous voulez, capitaine !

— Appelle-moi père, mon garçon. Comme elle ! dit le vieil aventurier, amadoué. Du diable pourtant si je n'ai pas cru que tu allais refuser. Remarque, Kaspar, que j'arrive toujours à mes fins ; ça n'aurait servi à rien. Mais tu n'es pas un imbécile. »

Il se rappelait bien cet instant : le regard, l'accent, les mots, l'effet qu'ils avaient produit sur lui, et le décor. Il se rappelait l'inclinaison du pont étroit du brick, la côte silencieuse dans son sommeil, la surface noire et lisse de la mer et la grande traînée d'or laissée par la lune à son lever. Il se rappelait tout, et aussi sa folle exultation à l'idée de cette fortune qui lui tombait entre les mains. Il n'était pas un imbécile, ni en ce temps-là ni maintenant. Les circonstances avaient joué contre lui ; la fortune s'était évanouie, mais l'espoir demeurait.

Il frissonna dans l'air nocturne et brusquement prit conscience de l'intense obscurité qui, avec la disparition du soleil, avait fondu sur la rivière, effaçant jusqu'à la silhouette de la côte en face de lui. Seul le feu de branches sèches allumé devant la palissade du compound du rajah faisait surgir par intermittence les troncs déchiquetés des arbres proches, jetant un reflet rouge au milieu du cours de la rivière où les tronçons de bois flottants se hâtaient vers la mer à travers les ténèbres impénétrables. Il lui semblait vaguement se souvenir que sa femme l'avait appelé dans la soirée. Pour dîner, sans

doute. Mais un homme absorbé dans la contemplation du naufrage de ses espoirs passés, à l'aube d'espoirs nouveaux, ne saurait avoir faim chaque fois que son riz est servi ! Il était temps de rentrer cependant ; il se faisait tard.

Il s'avança avec précaution sur les planches branlantes en direction de l'échelle. Un lézard, dérangé par le bruit, poussa un cri plaintif et détala entre les grandes herbes de la rive. Almayer descendit prudemment l'échelle, totalement ramené à la réalité par cette prudence qu'imposait le risque d'une chute sur le sol inégal où s'empilaient en une inextricable confusion les pierres, les planches pourrissantes et les poutres à demi dégrossies. Tandis qu'il obliquait vers la maison où il habitait — il l'appelait « ma vieille maison » — le bruit de pagaies attaquant la rivière au cœur des ténèbres vint frapper son oreille. Il s'immobilisa sur le chemin, attentif, surpris par une présence sur la rivière, à cette heure tardive, au milieu d'une si forte crue. Maintenant, il entendait distinctement les pagaies et même un rapide échange de mots à voix basse, la lourde respiration d'hommes luttant contre le courant et serrant la berge où il se tenait. De très près, en fait ; mais il faisait trop sombre pour distinguer quelque chose sous les buissons en surplomb.

« Des Arabes sans doute, marmonna Almayer, scrutant le mur de ténèbres. Que peuvent-ils bien trafiquer ? Encore un coup d'Abdulla ; le diable l'emporte ! »

Le bateau était tout proche maintenant.

« Ohé, du bateau ! » appela Almayer.

Les voix se turent, mais les pagaies s'activèrent avec autant de frénésie qu'auparavant. Puis le buisson devant Almayer s'agita, et le bruit des pagaies heurtant le fond de la pirogue résonna dans la nuit silencieuse. À présent ils se tenaient aux branches mais Almayer ne distinguait qu'à peine, au-dessus de la berge, la vague forme sombre de la tête et des épaules d'un homme.

« Abdulla ? » demanda Almayer, hésitant.

Une voix grave répondit :

« Tuan¹ Almayer parle à un ami. Il n'y a pas d'Arabe ici. »

Le cœur d'Almayer bondit dans sa poitrine.

« Dain ! s'écria-t-il. Enfin ! Enfin ! Je t'ai attendu jour et nuit. Je désespérais presque.

— Rien n'aurait pu m'empêcher de revenir ici », dit l'autre, presque avec violence. « Pas même la mort », murmura-t-il en aparté.

« Ce sont là les paroles d'un ami, elles me font du bien, dit Almayer cordialement¹. Va accoster à la jetée et tes hommes feront cuire leur riz dans mon kampong² pendant que nous parlerons dans la maison. »

L'invitation resta sans réponse.

« Qu'y a-t-il? demanda Almayer mal à l'aise. Il n'est rien arrivé au brick, j'espère? »

— Là où est le brick, aucun Orang-Blanda³ ne pourra porter la main sur lui, dit Dain d'un ton sinistre qu'Almayer, dans sa joie, ne remarqua pas.

— Parfait, dit-il. Mais où sont tous tes hommes? Tu n'en as que deux avec toi.

— Écoute, Tuan Almayer, dit Dain. Demain le soleil me verra dans ta maison et alors nous parlerons. À présent il faut que j'aille chez le rajah.

— Chez le rajah? Pourquoi? Qu'as-tu à faire avec Lakamba?

— Tuan, demain nous parlerons en amis. Ce soir il faut que j'aille voir Lakamba.

— Dain, tu ne vas pas m'abandonner maintenant que tout est prêt! demanda Almayer d'une voix suppliante.

— Ne suis-je pas revenu? Mais il faut d'abord que je voie Lakamba, pour notre bien à tous deux. »

La forme imprécise disparut brusquement. Le buisson, lâché par le payeur de tête, siffla en reprenant sa place et inonda de gouttes d'eau boueuse Almayer qui, penché en avant, essayait de percer les ténèbres.

Bientôt la pirogue fit irruption dans la traînée de lumière que répandait sur la rivière le grand feu de la rive opposée, révélant la silhouette de deux hommes courbés par l'effort, et d'un troisième personnage à l'arrière gouvernant à la pagaie, la tête couverte d'un énorme chapeau rond, semblable à quelque fantastique champignon géant.

Almayer observa la pirogue jusqu'à sa sortie de la ligne de lumière. Peu après, le murmure de voix nombreuses lui parvint par-dessus l'eau. Il vit prélever sur le bûcher des torches qui, un moment, firent sortir de l'ombre la porte de la palissade autour de laquelle les hommes se pressaient. Puis ils la franchirent; les

Chapitre xxxvii	1137
Chapitre xxxviii	1145
Chapitre xxxix	1153
Chapitre xl	1161
Chapitre xli	1170
Chapitre xlii	1176
Chapitre xliii	1183
Chapitre xliv	1190
Chapitre xlv	1195

NOTICES ET NOTES

LA FOLIE ALMAYER

<i>Notice</i>	1207
<i>Notes</i>	1226

UN PARIÀ DES ÎLES

<i>Notice</i>	1232
<i>Notes</i>	1249

LE NÈGRE DU «NARCISSE»

<i>Notice</i>	1259
<i>Notes</i>	1278

INQUIÉTUDE

<i>Notice</i>	1291
<i>Notes</i>	1316

LORD JIM

<i>Notice</i>	1322
<i>Notes</i>	1367

Cartes

<i>Répertoire des notes concernant le vocabulaire de la mer</i>	1393
---	------

1399

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LA FOLIE ALMAYER

UN PARIA DES ÎLES

LE NÈGRE DU « NARCISSE »

INQUIÉTUDE

LORD JIM

*Introduction, Chronologie et Avertissement
par Sylvère Monod*

*Notices, notes, répertoire des notes
concernant le vocabulaire de la mer*

Cartes